

LECTURE DE LA POSTCOLONIE DANS QUELQUES ŒUVRES DE MAURICE OKOUMBA NKOGE

Arsène MAGNIMA KAKASSA

Université Omar Bongo, Gabon

arsene.magnima@yahoo.fr

Résumé : Cet article traite de la postcolonie africaine, c'est-à-dire qu'il s'intéresse à la situation économique, sociale et politique dans laquelle se trouvent les pays africains au sortir des indépendances. Cette période d'après les colonies africaines a fait l'objet de nombreuses discussions historiques, philosophiques, littéraires, etc. Achille Mbembe philosophe et historien, à sa manière, a analysé le fonctionnement des régimes politiques et sociaux de cet espace-temps qu'il nomme la postcolonie. En s'appuyant sur les travaux de Michel Foucault, Derrida, d'Edouard Saïd, Hegel et bien d'autres penseurs occidentaux, il représente les vices, les déboires, les compromissions et les inégalités criards occasionnés par les nouveaux gestionnaires de l'Afrique : les Africains eux-mêmes. En s'inscrivant dans la même veine, de nombreux écrivains africains, dénoncent également avec véhémence ces travers ou avatars de la postcolonie dans leurs œuvres. C'est dans cette perspective que se situent les romans *La Mouche et la glu* (1984), *Siana* (1981) et *La Courbe du soleil* (1993) de l'écrivain gabonais Maurice Okoumba Nkoghe, dont nous proposons une étude.

Mots-clés : Etats africains, Indépendances, Postcolonie, Avatars, Espace-temps

Abstract : This article deals with the African postcolony, that is to say, it examines the economic, social and political situation in which African countries find themselves after independence. This post-African colonial period has been the subject of much historical, philosophical, literary, etc. discussion. Achille Mbembe, philosopher and historian, in his own way, has analyzed the functioning of the political and social regimes of this space-time which he calls the postcolony. Based on the work of Michel Foucault, Derrida, Edouard Saïd, Hegel and many other Western thinkers, it represents the vices, setbacks, compromises and glaring inequalities caused by the new managers of Africa. : Africans themselves. In the same vein, many African writers also vehemently denounce these failings or avatars of the postcolony in their works. It is in this perspective that the novels *La Mouche et la glu* (1984), *Siana* (1981) and *La Courbe du soleil* (1993) by the Gabonese writer Maurice Okoumba Nkoghe are situated, of which we propose a study.

Key-words : African States, Independence, Postcolony, Avatars, Space-time

Introduction

La postcolonie est une notion élaborée par le philosophe et historien camerounais Achille Mbembe dans un ouvrage intitulé *De la postcolonie. Essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine* (2000). Cet ouvrage a été réédité en 2020 par les éditions La Découverte, vingt ans après une première édition chez Karthala. Entre ces deux dates, l'universitaire camerounais a publié une œuvre conséquente, avec notamment *Critique de la raison nègre* en 2013, *Politiques de l'inimitié* en 2016 et *Brutalisme* en 2020 aux éditions La Découverte. Avec un regard conjuguant sociologie, histoire, philosophie et anthropologie, l'auteur rend compte du devenir des sociétés africaines après la période des décolonisations officielles. Il s'agit en réalité de décrire le régime social postcolonial, c'est-à-dire non seulement ce qui caractérise ces sociétés africaines, mais aussi le discours occidental (post)colonial obsédé par l'Afrique comme espace périphérique dépendant. Achille Mbembe s'appuie sur les penseurs postmodernes francophones pour montrer la complexité des trajectoires africaines qui ne se réduisent ni à des États défailants ni à des oligarchies corrompues. En s'appuyant par exemple sur les conceptions de Castoriadis (A. Mbembe, 2000, p. 271), l'auteur met en évidence la manière dont les significations imaginaires issues de la colonisation sont encore en vigueur dans le régime de la postcolonie. C'est en réaction à la persistance de ces ingrédients politiques de type colonial que les écrivains africains dénoncent ces errements en se servant d'une esthétique de la vulgarité.

Le retour du phallogentrisme colonial est ainsi dénoncé par les romans africains postcoloniaux qui remettent en cause l'organisation d'une variété de violences physiques exercées sur les sujets totalement aliénés. Dans cette perspective, « la postcolonie est une pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, de systèmes de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire des stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet de ses identités » (A.

Mbembe, 2005, p. 184). Cet article soutient l'hypothèse selon laquelle, les systèmes politiques et sociaux de l'Afrique contemporaine perpétuent toutes les sortes de violences hérités par l'ordonnance coloniale. En effet, des références textuelles mettent en exergue la violence coloniale, notamment, Aimé Césaire dans *Discours sur le colonial* (1955), Albert Londres dans *Terre d'Ebène* (1929), René Maran dans *Batouala* (1921), ou encore le texte très critique publié sous la direction de Marc Ferro, *Le livre noir du colonialisme : XVIe-XXIe siècles, de l'extermination à la repentance* (2004).

Au vu de ce qui précède, quelle attitude anime l'écrivain en postcolonie ? Est-ce le désir de s'opposer à l'injustice, ou alors celui d'écrire ? Tout pousse à pencher pour la première alternative. La prise de conscience du devoir de combattre la dictature en tant que système d'oppression et se placer du côté des opprimés est sans conteste l'une de ses missions. Car, contrairement aux écrivains français du XXe siècle qui se sont divisés entre tenants de « l'art pour l'art » (dont les plus éminents défenseurs sont Alain Robbe-Grillet, Michel Butor, et Nathalie Sarraute) et de « l'art au service d'une cause noble » (avec des écrivains de grand renommée comme Albert Camus, Jean-Paul Sartre), les écrivains négro-africains des années 1970, 1980, voire 1990 n'ont, semble-t-il, jamais été confrontés à ce problème de choix. Ils ont tous, chacun à sa manière, opté pour l'engagement pour un monde plus juste et pour l'avènement d'une société plus libre et équilibrée.

Okoumba Nkoghe, également, n'est pas resté muet devant les dérives et les agissements arbitraires des oligarques africains. Comme la plupart des écrivains des périodes susmentionnées, il élabore une esthétique du cri et de la dénonciation. Ses œuvres, *La Mouche et la glu* (1984), *Siana* (1981), et *La Courbe du soleil* (1993), sont de véritables pamphlets adressés aux systèmes politiques africains qui perpétuent la violence des systèmes coloniaux.

Le but de cet article consiste à décrire l'univers postcolonial, en s'intéressant notamment au commandement, à la figure du tyran et à la

représentation de la ville. En d'autres termes, il s'agit en réalité de décrire le régime social postcolonial, c'est-à-dire, non seulement ce qui caractérise ces sociétés africaines, mais aussi ce que ces systèmes ont hérité du commandement occidental.

1. Le commandement en postcolonie

La première caractéristique de la postcolonie est le commandement et le dressage des corps. En effet, les dictatures postcoloniales mettent en scène un rituel dithyrambique du pouvoir, semblable à celui des anciens régimes communistes (A. Mbembe, 2005, p. 158). En outre, la mécanique du pouvoir se répète avec la mise en ordre systématique d'un culte de la personnalité. Le « potentat postcolonial » récupère la violence coloniale pour s'arroger le droit de commander. De cette manière, le régime politique en est réduit à sa pure dimension infantilisante, se démontrant incapable d'instituer des possibilités de délibération publique qui associent les populations. Le régime postcolonial se caractérise foncièrement par l'arbitraire du pouvoir et de l'État, qui monopolise une violence illégitime (*Ibid*, p. 118) pendant que les institutions internationales mettent en place des « plans d'ajustement structurel » (*Ibid*, p. 126) avec des instructions précises pour la gestion financière des pays (réduction des dépenses publiques et des déficits). Bien que le régime postcolonial eût établi dans certains cas des compromis avec les communautés locales pour qu'elles prennent en charge par la solidarité communautaire des politiques publiques précises, les institutions internationales ont sapé le fondement de ces différentes communautés par le biais de leurs politiques néolibérales (*Ibid*, p. 130).

En réalité, dans l'Afrique d'avant comme d'après la colonisation, le pouvoir d'Etat argumente sa valeur en mettant en place des relations spécifiques d'aliénation et d'assujettissement du peuple. C'est contre ces pratiques arbitraires que l'œuvre d'Okoumba Nkoghe prend position. En effet, le système politique que représente *La Mouche et la glu* se complait dans l'assujettissement des consciences, la paupérisation et dans l'élimination physique des personnes

qui se dressent devant lui. L'Alliance est le nom de cette organisation criminelle qui n'hésite pas à tuer les opposants en contradiction avec leur ligne politique. L'extrait ci-dessus en est une illustration.

Il avait même donné le nom de la personnalité qui a hérité des organes prélevés sur le corps. Un capitaine avait tout entendu. Après avoir abattu le fanfaron, le capitaine s'était tourné vers Ngui, arme au point. Heureusement, ce dernier avait déjà bondi vers la fenêtre. Pour l'empêcher de parler, l'Alliance avait lancé contre lui ses plus fins limiers (M. Okoumba Nkoghe, 1984, p. 138).

Ici, l'opposant constitue dans la plupart des cas une sorte de rempart contre les manquements graves au respect des droits fondamentaux de la personne. Il est prêt à payer de sa vie pour espérer une vie meilleure pour la collectivité qu'il défend. Sauf que la survie ou la pérennité du pouvoir passe nécessairement par son élimination physique. C'est pourquoi pour Séwanou Dabla (1986, p. 86-87), ce type de pouvoir apparaît comme « une monstruosité irrésistible sous laquelle un peuple ploie dans sa vie quotidienne comme dans l'intimité ». En d'autres termes, en postcolonie le maintien du pouvoir politique est assuré par des « [...] politiciens : des hommes communément sans scrupules, des voyous au col blanc, voire des assassins endurcis par procuration » (Sikounmo, 1995, p. 161).

Dans *La Courbe du soleil* (1993), le système étouffe et confisque les libertés individuelles. Ce sont en effet les Présidents, ces "guides éclairés" qui assurent le maintien du pouvoir politique dans l'œuvre. Sita et ses Ministres, Zadio, Mbembo, Ndolo, etc., dans *La Courbe du soleil*. Le chef de canton et ses membres du gouvernement, la Sécurité Intérieure, les membres du G2 (qui rappelle le B2 dans la société réelle), la Cour de Justice, etc. Le romancier s'accorde dans son œuvre à dénoncer cette catégorie sociale née des indépendances.

Sita, le Président de la République tient le pouvoir d'une main de fer, et dispose du droit de vie ou de mort des concitoyens. Mayi en fang signifie "je pleure". Ce terme désigne la tristesse. C'est un pays à plaindre, qui souffre de tous les maux possibles en particulier ceux liés au pouvoir politique. Le pays semble-t-il est en détresse. Il pleure sur son sort. C'est l'expression d'un désarroi, d'une peine. Les

populations de Mayi aspirent au changement. L'opposition réclame la démocratie, le pluralisme politique au Président et à ses membres. Le Président avait en effet « supprimer les autres formations politiques qui existaient à côté de la sienne: une dizaine au total ». Aussi « les joutes politiques avaient commencé à prendre l'allure de luttes tribales qui menaçaient fortement l'unité de Mayi ». D'où les grèves générales.

Dans le camp du Président Sita, la plupart des personnages sont négatifs. Ces derniers sont les bras séculiers qui l'aident à conserver le pouvoir dans la criminalité et la mégalomanie. Mbembo, l'Hirondelle en Mpongwè, est celui qui accomplit les missions de Sita. En Punu, il signifie la Voix. C'est lui qui transmet les messages. Il est fait pour obéir à Sita. Personnage négatif, c'est lui qui tue pour le Président. C'est aussi lui qui est désigné pour tirer sur Ndjoye. Mbembo fait partie des personnages qui aident le président dans son désir de se maintenir au pouvoir très longtemps. Il distribue les billets de banque à la demande :

Mbembo occupait de l'aube jusqu'au crépuscule une chaise entre celui du Président et de son Conseiller Personnel. Tu dois mobiliser tes camarades des aujourd'hui. Une villa à chacun d'eux si leurs efforts m'assurent la victoire. Le disant, il appela Mbembo qui vint avec une sacoche bourrée de billets de banque (M. Okoumba Nkoghe, 1993, p. 161).

« Ndolo » par exemple qui signifie l'amertume, connote la mauvaise humeur. On peut lire dans le texte que « toute la nuit Ndjoye n'avait fait que revenir sur la mauvaise humeur de Ndolo » (*Ibid*, p. 107). Il fait partie des personnages négatifs. A la base de toutes les mauvaises humeurs de Sita, il n'aime pas les interventions de Ndjoye. Pour preuve ce dialogue que Ndjoye a avec Ovanga :

- Le neveu du Président est, dit-on, fâché contre nous.
- Pour vos prises de position au sujet de LINA, je sais. J'étais présent quand il a fait votre procès au Chef de l'Etat.
- Et comment a-t-il réagi ?
- Il n'a pas réagi parce qu'il a peur de Ndolo. Je ne sais pas pourquoi, mais il a peur du petit » (M. Okoumba Nkoghe, 1993, p. 109)

Le Président craint les réactions de son neveu, car ce dernier exerce un pouvoir sur lui.

Personne ne l'a jamais vu le gronder ou lui refuser quelque chose. Quand Ndolo en fait un peu trop, et c'est souvent le cas, il appelle Maggali ; la seule qui a une

influence sur le gamin et qui peut lui passer un savon (M. Okoumba Nkoghe, 1993, p. 109).

Otuli, un autre personnage, se caractérise par son insolence et son insubordination. Il est classé dans les personnages négatifs parce qu'il est arrogant et agressif. Il demande par exemple au Chef de l'Etat de le vouvoyer. Ce nom en langue Myènè connote l'arrogance du personnage vis-à-vis du Président. « Chacun voulait voir l'homme qui avait osé défier le Président [...], menaçant de ses discours enflammés un régime sévère. [...] » (M. OKoumba Nkoghe, 1993, p. 185).

« Otoli » en effet, serait déformation de « Otuli ». Ce nom désigne une injure obscène en Myènè. Ce que l'on désignerait par le terme de "gros mot". Le romancier en donnant ce nom à son personnage fait-il une critique du personnage qu'il trouve insolent envers le Chef de l'Etat. Ce nom est plutôt une création personnelle du romancier à partir d'un terme en langue gabonaise.

2. La figure du tyran en postcolonie

Les textes renvoient à la description d'un monde de répression et de privation entretenue par des pratiques tyranniques des dirigeants. Les romans récusent cet univers oppressif. Ils dénoncent un ordre social fondé sur la répression politique. Sita, le Président dans *La Courbe du soleil* est la parfaite représentation du tyran souverain, le "Soleil de Mayi". Il n'a aucun scrupule à torturer, éliminer tous ceux qui tentent d'entraver son pouvoir. Celui qui détient ce pouvoir veut s'accaparer en même temps le pouvoir judiciaire, législatif et exécutif. Ce sont des dirigeants qui sont prêts à vendre père et mère pour se maintenir au pouvoir, qui n'hésitent pas à tuer ceux qui les dérangent. Dans *La courbe du soleil* l'existence du « Camp Ngando » et le crime de Nkalégnama font frémir Ndjoye. Au sous-sol du camp, Sita avait aménagé des cachots où disparaissaient les ennemis de son pouvoir (M. Okoumba Nkoghe, 1993, p. 223). Les pouvoirs décrits dans les romans sont caractéristiques d'un régime à parti unique. Celui-ci se distingue par l'incapacité de ses membres à s'exprimer, et un

pouvoir absolu géré par celui qui le dirige. Tous les pouvoirs se concentrent dans les mains du Président. Il contrôle tout le pays grâce à son parti et l'administration ne peut y échapper. Le régime du parti unique est à l'origine de l'abus de pouvoir instauré dans la politique : l'exil, l'emprisonnement des opposants à ce régime ainsi que les exécutions des prisonniers politiques. Le roman d'Okoumba-Nkoghe s'attaque à la "dictature" du régime du parti unique du Président et décrit avec réalisme toutes les « exactions commises par ce Président Fondateur » de son parti qui se trouve au pouvoir. Plusieurs éléments de ce parti rappellent la société de référence qu'est le Gabon.

Au niveau des structures le PLM est bien un parti unique semblable au PDG l'actuel Parti Démocratique Gabonais qui, à l'époque du parti unique comportait une section féminine, l'Union des Femmes du Parti Démocratique Gabonais (UFPDG), représentée par des groupes d'animation comme l'Union des Femmes de Mayi (UFM). De même le PLM comporte une section des jeunes (Union des Jeunes du Parti Libéral de Mayi) comme l'Union des Jeunes du Parti Démocratique Gabonais. Les Apôtres ainsi que Ndolo et son fidèle ami Zadio ne serait-il pas le courant rénovateur du PLM ? Le pouvoir est donc tourné sur Sita et son PLM. Il est puissant, le pouvoir lui appartient et ses collaborateurs en sont conscients : « C'est son pouvoir, qu'il en Casse ce qu'il veut [...]. C'est son pouvoir, il peut le détruire comme il l'entend » (M. Okoumba Nkoghe, 1993, p.110).

Grâce à son parti le PLM, le Président a la maîtrise de tout et de tous. Sita est le "Tout Puissant", le pouvoir lui appartient et il le gère comme il l'entend. Ndjoye et Ovanga lors d'une discute en font état. Toute personne désirant évoluer socialement se voit obliger d'adhérer au parti unique « Dehors la pluie avait diminué d'intensité et le Ministre en profita pour laisser partir son collaborateur après lui avoir donné ce conseil : adhérer au PLM pour conforter ses chances de monter encore plus haut » (*Ibid*, p. 43).

Ces romans nous font voir des réalités sans complaisance. Le lecteur est amené à découvrir les réalités de ce pays. Les limites entre pouvoirs sont pratiquement

inexistantes dans ce régime à parti unique, tous les pouvoirs sont entre les mains du Président qui les utilisent comme il l'entend (législatif, exécutif et judiciaire). La société de Mayi est à l'exemple d'un régime à parti unique. Les collaborateurs de Sita ont compris à leur désavantage que « [...] le président n'écoute personne [et qu'] il est dangereux d'avoir sa confiance. [...] Mais en même temps c'est aussi Mayi. Un pouvoir mal géré entraînera la destruction de la nation, des enfants d'aujourd'hui et du futur » (*Ibid*, p.110).

3. La culture de la sorcellerie

Du latin *sortiarus*, littéralement "diseurs de sorts", ce mot est à l'origine de *sorcerus* et de l'ancien mot "sorcererie", devenu par assimilation "sorcellerie". On peut la définir comme une "force" surnaturelle dont disposent certaines personnes, pour faire du mal aux autres.

La sorcellerie apparaît comme une des nombreuses manifestations des sciences occultes en Afrique noire. Elle fut rarement l'objet d'études sérieuses. La plupart des anthropologues se sont intéressés à cette question ont généralement préféré l'appréhender comme un phénomène, sans doute à cause des difficultés méthodologiques liées au cadrage de cette pratique. En effet, aujourd'hui encore, l'on ne saurait définir avec précision les contours de cette science, son objet et sa pratique. Ce d'autant plus que la majorité des hommes se défend d'appartenir à cette société hors du commun. Certains anthropologues n'hésitent d'ailleurs pas à affirmer que la sorcellerie est un simple phénomène d'imagination et qu'en tant que telle, elle ne peut exister. C'est par exemple le cas de E.E. Evans Pritchard qui a écrit à ce propos : « La sorcellerie est un phénomène imaginaire parce qu'elle est impossible. Le sorcier ne peut réaliser ce qu'on lui reproche. En effet, le sorcier n'a pas d'existence réelle » (E. Pritchard, 1937, p. 418). L'analyse de Pritchard pêche par son insuffisance théorique pour n'avoir pas pensé l'applicabilité de son affirmation à toutes les sociétés. Car en ce qui concerne l'Afrique noire, l'existence

de la sorcellerie ne saurait être remise en cause de façon catégorique ne serait-ce que par les effets concrets qu'elle produit dans la société.

M. Sinda (1972, p. 372) qui s'est intéressé de près à cette question témoigne en ces termes : « La sorcellerie continue à perturber les sociétés africaines et inspire toujours une grande crainte aux Africains ». Combien de fois en effet a-t-on entendu des hommes ou des femmes qualifier leur voisin de sorcier, allant parfois jusqu'à mettre ce dernier au banc des accusés ? Du coup, un certain nombre de questionnements s'imposent : comment nier l'existence d'un phénomène qui cause autant de troubles dans la société ?

En peignant cette facette cachée de la société africaine, de nombreux écrivains africains font preuve de réalisme. La sorcellerie est parfois peinte dans un dessein d'affirmation de l'identité culturelle africaine par rapport à la civilisation occidentale d'une part, mais aussi comme un phénomène nuisible responsable du retard des Africains. Les écrivains ne manquent de partager ces croyances dans leurs écrits pour amener le lecteur au cœur de l'imaginaire africain. C'est ainsi que dans *Elonga* d'Angèle Rawiri, Igowo remarque dans le taxi qui le conduit à l'hôtel, « une poupée suspendue au rétroviseur ». Le chauffeur se charge de lui expliquer la présence de cet objet qui l'intriguait :

Monsieur, [...], sachez que cette poupée n'est pas là pour amuser l'œil, mais pour me protéger contre les entreprises de sorcellerie de mes frères, les Ntsémpolonais. Lorsque vous allez parcourir la ville, vous remarquerez que beaucoup de voitures sont munies de ce genre de protection. Certaines font laver leur véhicule par un féticheur pour chasser les mauvais esprits placés en général sur le volant et qui sont à l'origine d'accidents inexplicables (N'tyugwetondo Rawiri, 1980, p. 20).

Mudimbe, de son côté, dans *Le Bel immonde* (1979) montre que la sorcellerie fait désormais corps avec le quotidien des Africains. De plus en plus d'affaires sur fond de sorcellerie sont portées devant la justice, cette institution se doit – puisqu'elle est interpellée – de définir une position claire quant à l'existence ou non de la sorcellerie. Le passage suivant en est une illustration : « L'autre jour, au tribunal, quelqu'un accuse son beau-frère de pratiquer la sorcellerie. Le beau-

frère est, paraît-il, mangeur d'enfants. Deux gosses seraient déjà morts de maladies mystérieuses dans la maison [...] » (1979 : 73).

Okoumba Nkoghe, l'écrivain sur lequel repose cette étude, pose également à sa manière le problème de l'existence de la sorcellerie. Son œuvre, *La Mouche et la glu*, met en évidence que le sorcier est un être maléfique, et que ses actions provoquent la mort. L'écrivain présente une communauté africaine qui croit fermement à l'existence d'un monde parallèle obscure fait de génies et à la puissance des pratiques fétichistes. C'est pourquoi les personnages qu'il représente se rapprochent des sorciers et autres détenteurs de pouvoirs magiques pour ôter la vie à leurs semblables. Par exemple, pour éliminer physiquement sa fille, Nyota, qui lui tient désormais tête, N'gombi pense que les incantations et autres pratiques opérées par le féticheur Samabi sont efficaces. C'est pourquoi sans hésiter, il se rendra rapidement chez le sorcier.

Son ventre était plein de haine, et cette haine, il la dirigeait contre sa propre fille. Elle résistait. C'est un affront qu'elle devrait payer de son sang, de sa vie. Voilà pourquoi N'gombi avait pris la route de la montagne, la route du mont Salombé, la route qui mène chez le sorcier Samabi (Okoumba Nkoghe, 1984 : 237).

Dans *Le Signe de la source* (2014), l'auteur examine la pratique rituelle qui consiste à effectuer des sacrifices humains en vue d'obtenir des dividendes plus importants. Malemba, une jeune dame, qui était départ était frappée d'une malédiction, fut soignée par un guérisseur de renom. Pour remercier les génies, le vieux guérisseur a œuvré à ce que l'enfant que sa maman portait dans le ventre fut sacrifié. Voici en quelques la confession de Malemba : « Cet enfant, c'était le mouton qu'il attendait de sacrifier afin d'améliorer mon destin. Charmée par cette possibilité toute simple de changer de vie, j'ai accepté » (M. Okoumba Nkoghe, 2014, p. 103).

La sorcellerie représente la « survie de la tradition » dans un monde de modernisation » comme le souligne Mohamadou Kane (1982, p. 15). La Sorcellerie est donc cet élément de la société traditionnelle qui fait intrusion dans la société moderne. Ce phénomène introduit ainsi la tradition dans le monde

moderne. Okoumba Nkoghe pense que cette pratique est désormais galvaudée en postcolonie à cause de la lutte pour le pouvoir et l'appât du gain.

4. La ville postcoloniale : un espace dysphorique

Pour emprunter la notion à Mikhaïl Bakhtine (1978, p. 391), on constatera que la ville est l'un des « chronotopes » romanesques privilégiés. Elle est un thème particulièrement vivace dans la littérature qui décrit les villes aussi bien réelles que fictives, celles qui inspirent la joie ou, au contraire, un sentiment de malaise, voire d'inquiétude. Déjà dans la Bible, on distingue les villes de rêve, comme Jérusalem, des cités pécheresses et destinées à l'anéantissement, telles Sodome, Ninive ou Babylone. A travers les époques, plusieurs écrivains ont exploré le concept de l'espace urbain paradisiaque ou malsain, mais c'est surtout cet aspect sombre de la ville qui a tourmenté le plus les esprits littéraires jusqu'à nos jours. Ainsi, il suffit de se promener parmi les canaux mélancoliques de Bruges de Georges Rodenbach, de se perdre dans les ruelles confuses de Londres et Paris de Winfried Georg Sebald, de sentir l'atmosphère cauchemardesque de Prague de Franz Kafka, ou encore de se laisser ensorceler par la malfaisante « city » anglaise de Bleston de Michel Butor. Réelles ou imaginaires, les villes exercent une influence néfaste sur leurs habitants et constituent un décor favorable pour les crimes. Dans ce contexte, la ville devient le lieu de tous possibles, de la vie et de la mort. Son écriture représente

C'est également l'aspect sombre de la ville qui a tourmenté le plus les œuvres d'Okoumba Nkoghe. Son roman éponyme *Siana* présente une ville à deux visages : les riches d'un côté et les pauvres de l'autre. Le jeune Siana, personnage principal de l'œuvre, est parti de son village natal Allélé pour la ville de Mokolo afin de poursuivre ses études chez ses tantes. Ces derniers lui promettaient monts et merveilles, alors qu'une fois en ville, le jeune homme est rattrapé par les réalités d'une ville aux conditions de vie précaires et difficiles. En effet, le bidonville dans lequel vit Siana et les siens est un véritable tas d'immondices : « Là-bas, dit Siana, montrant de la main de la main le bas de la

colline, où moisissaient les bidonvilles dans la dure misère de la vie, accomplissant jusque dans le tourment de leur vocation d'être la lie du pays » (M. Okoumba Nkoghe, 1981, p. 43). Les chiens errant, les jeunes désœuvrés, les rats, les huttes et les eaux usées constituent l'essentiel de l'environnement. Telle est l'image de la ville postcoloniale : « celles des ombres sans vies, d'une jeunesse sacrifiée sur l'autel de la corruption, des êtres qui côtoient à chaque instant la mort » (S. Mbondobari, 2015, p. 169).

Comme dans *Ville cruelle* (1954) de Mongo Béti, *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Yono, et dans *Les Matitis* (1992) de Ndong Mbeng, Siana d'Okoumba Nkoghe fait aussi allusion à un espace urbain huppé qui contraste avec le quartier insalubre de Siana. Un espace habité par les riches et dans lequel on ne trouve pas des habitations « tôles en haut, tôles en bas », vocable généralement employé pour décrire les quartiers sous-intégrés :

Pour se rendre au marché au marché, il fallait passer par le beau quartier des fonctionnaires, où à pareil heure, les cuisines sentaient les bonnes nourritures [...]. Ils débouchèrent en plein quartier des fonctionnaires de la cité ; une autre ville, qui avait des maisons blanches et des gazons bien aussi à leur pied » (M. Okoumba Nkoghe, 1981, p. 43).

Dans *La Courbe du soleil* est aussi la ville représentée sous un jour sombre. En d'autres termes, elle est vue sous un aspect négatif, les termes sont ironiques, plein de sous-entendus. L'action se déroule à Pomi, capitale de Mayi. Pomi est le carrefour, c'est-à-dire l'endroit où l'on se retrouve pour la prise de décision. C'est le poumon du pays comme on peut le lire :

Poumon vivant de Mayi, Pomi palpait de l'énergie de ce qui la faisait vivre : truands et filles de joie, restaurants et boîtes de nuit et, surtout, le passage de camions remplis de bananes et de manioc; car du fond des provinces, comme des vaisseaux sanguins, les commerçants confluaient vers la capitale où se jouaient les destins des hommes (M. Okoumba Nkoghe, 1993, p. 179-180).

C'est donc la capitale politique car c'est dans cette ville que se trouvent la Présidence, et les Ministères. Ville côtière comme Libreville, Pomi peut aussi être considérée comme un carrefour culturel, là où se brassent toutes les composantes de la société. Le phénomène du déplacement des populations vers les grands

centres urbains est évoqué ici. Dans le but de trouver du travail, d'améliorer leurs conditions de vie, les populations villageoises désertent les campagnes.

Okoumba Nkoghe est très particulièrement attaché au contexte socio-anthropologique de la cité dans laquelle il vit. Son rôle se confond parfois avec celui de l'opposant politique. Soulignons que cet engagement, au risque de sa vie, ne l'a pas l'exil ou la prison. Il s'agit donc pour lui ici de mettre sa plume au service de ce que Nietzsche (1948) a appelé à juste titre « la vallée des larmes ».

Les conditions de vie très précaires de l'espace urbain s'étendent également au niveau infrastructurel. Les routes sont dans un état piteux. En dehors des éliminations physiques des opposants, la route est à l'origine de plusieurs accidents de circulation. Les conducteurs manquent de prudence, mais l'investissement au niveau des routes posent problème. Le mari de Madame Dadou « est mort dans un accident de circulation [...] l'auto roulait à vive allure » (M. Okoumba Nkoghe, 1984, p. 202). Ce phénomène des accidents de la route va également causer la mort du jeune Opagha.

Opagha avait vu les camions arriver mais deux pas le séparaient encore de la bille qui sûrement était tombée [...]. Les camions arrivaient, lancés à une allure. L'enfant fit encore un pas vers le bille [...] l'enfant se courba clairement [...]. Ce geste fut le dernier geste de sa vie. Le lourd camion de tête ne ralentit même pas son allure et l'enfant que le chauffeur avait pourtant vu, fut happé par les roues (*Ibid*, p. 223).

Après son tragique accident, le jeune Opagha sort gravement blessé, et il décédera à l'hôpital par faute de soins et de négligence du corps médical. L'écrivain via le personnage de Mombo dénonce la négligence de l'état en disant : « Ah ! ancêtres-dieux, cria Mombo, voyez ce qu'est devenu le pays que vous avez laissé ! Ici, on écrase des enfants innocents ! Ici, on laisse mourir des malades sans soins » (*Ibid*, p. 229).

Conclusion

En tant que système politique basé sur la répression, la dictature comme mode de gouvernement en postcolonie ne peut avoir que des conséquences désastreuses tant sur l'économie que sur l'homme. Le dictateur tout préoccupé

de préserver son pouvoir et d'assurer ainsi la pérennité de son régime s'applique à s'entourer de collaborateurs qui, pour lui demeurer fidèles, jouissent d'une autorisation implicite de faire main basse sur les deniers publics.

La postcolonie est donc toujours un espace-temps de terreur et de désordre. La violence et l'injustice venues par les Africains au moment de la colonisation sont perpétuées par les Africains eux-mêmes, et parfois même pire. La question du pouvoir et son occupation restent une équation difficile à résoudre. Les constitutions sont piétinées au mépris des peuples ; le nombre des mandats présidentiels est sans limite pour la plupart des pays. En conséquence, le pouvoir n'appartient pas au peuple mais à celui qui occupe le fauteuil présidentiel. La séparation des pouvoirs est inexistante et la résolution de ce problème n'a pas encore trouvé son épilogue.

Références bibliographiques

Bakhtine Mikhaïl. 1978. « Formes du temps et du chronotope dans le roman ».

Mikhaïl Bakhtine (dir), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, p. 235-398.

Césaire Aimé. 1955. *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.

Ferro Marc. 2004. *Le livre noir du colonialisme : XVIe-XXIe siècles, de l'extermination à la repentance*, Paris, Hachette littératures.

Kane Mohamadou. 1982. *Roman africain et tradition*, Abidjan/Dakar, NEA.

Londres Albert. [1929], 1998. *Terre d'ébène*, Paris, Le Serpent à plumes.

Mbembe Achille. 2000. *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.

----- 2013. *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte.

----- 2016. *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.

----- 2020. *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020.

Mbondobari Sylvère. 2015. « La ville postcoloniale : héritages culturels, reconfiguration de l'espace et réinvention identitaire. Réflexion autour de *Amours de villes, villes africaines* (2001) édité par Nocky Djedanoum ». Hans-Jürgen Lüsebrink & Sylvère Mbondobari (dir), *Villes coloniales/Métropoles postcoloniales*, Sarrebruck, Presse universitaire de la Sarre.

Mongo Beti. 1954. *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.

Mudimbe Valentin-Yves. 1979. *Le Bel immonde*, Paris, Présence Africaine.

Ndong Mbeng Hubert-Freddy. 1992. *Les Matitis*, Paris, Sépia.

Nietzsche Friedrich. 1948. *La Volonté de puissance*, Paris, Gallimard.

Okoumba Nkoghe Maurice. 1981. *Siana*, Paris, Arcam.

----- 1984. *La Mouche et la glu*, Paris, Présence Africaine.

----- 1993. *La courbe du soleil*, Libreville, Les éditions Udégiennes.

----- 1998. *Le Chemin de la mémoire*, Paris, L'Harmattan.

----- 2014. *Le Signe de la source*, Yaoundé, Editions clé.

Oyono Ferdinand. 1956. *Le Vieux nègre et la médaille*, Paris, Jullard, coll. « 10/18 ».

Pritchard Evans. 1937. *Witchcraft, oracle and Magic among the Azande*, Oxford, clarendon Press.

Sewanou Dabla Jean Jacques. 1986. *Nouvelles écritures africaines : romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan.

Sikounmo Hilaire. 1995. *Jeunesse et éducation en Afrique Noire*, coll. « Afrique 2000 », Paris, L'Harmattan.

Sinda Martial. 1972. *Le Messianisme congolais et ses incidences politiques*, Paris, Payot.

N'tyugwetondo Rawiri Angele. 1980. *Elonga*, Paris, Editaf.